

Étreintes brisées
Je me fais mon cinéma
Los abrazos rotos — Espagne 2009, 127 minutes

Pascal Grenier

Number 264, January–February 2010

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/63401ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Grenier, P. (2010). Review of [Étreintes brisées : je me fais mon cinéma / *Los abrazos rotos* — Espagne 2009, 127 minutes]. *Séquences*, (264), 42–43.

Étreintes brisées

Je me fais mon cinéma

Réalisateur espagnol le plus célèbre et le plus consacré internationalement des vingt dernières années, Pedro Almodóvar célèbre ses trente ans de métier avec son film **Étreintes brisées**. Ce film-hommage propose un regard tendre et mélancolique sur le cinéma en tant que forme d'art, auquel le cinéaste rend un vibrant hommage.

PASCAL GRENIER

Étreintes brisées est d'abord et avant tout un film sur le cinéma avec son intrigue qui tourne autour d'un film dans le film. Il aborde le thème du cinéma en tant que profession avec son personnage principal — un ex-réalisateur de série B célèbre maintenant devenu aveugle —, tout en proposant une réflexion sur le cinéma en tant que référence et autoréférence. En matière de références, Almodóvar se fait plaisir avec des citations d'œuvres marquantes et diverses, comme le film **Voyage en Italie** (Viaggio in Italia) de Roberto Rossellini (dont on peut voir un extrait à la télévision dans le film) ou encore à **8 1/2** de Federico Fellini, auquel il est difficile de ne pas le comparer. Contrairement à **8 1/2**, le film d'Almodóvar n'entre pas dans la fantaisie et dans la tête de son personnage de réalisateur; il opte pour un regard nostalgique et mélancolique sur le cinéma. C'est un monde rempli de secrets, qui sont dévoilés à mesure que l'intrigue se noue... et que la fiction rejoint la réalité, ou l'inverse.

Le film dans le film, *Filles et valises*, auquel le réalisateur tente de remonter est inspiré vaguement d'un film d'Almodóvar lui-même (**Femmes au bord de la crise de nerfs**) réalisé en 1988. C'est d'ailleurs avec ce film que le réalisateur espagnol s'est fait connaître mondialement, une comédie, certes, mais également, et pour la première fois, un mélodrame, genre qu'il a perfectionné au cours des dernières années et dont on retrouve de nombreux éléments du code dans **Étreintes brisées**. *Filles et valises*, que le personnage de Mateo Blanco/Harry Caine est en train de remonter, est LE film qui lui permettra enfin de se faire reconnaître. Comme Almodóvar qui, avec **Femmes au bord de la crise de nerfs**, s'est enfin fait reconnaître, non plus comme un cinéaste de série B, une épithète qui lui collait à la peau depuis ses débuts avec ses films plus fauchés et provocateurs. C'est à travers cet univers peuplé de références, d'autoréférences et ces mises en abyme que le film s'articule et prend tout son sens.



Almodóvar fait appel à ce qui est émotionnel



Une manière habile dans la façon de montrer les sentiments des personnages

...Étreintes brisées confirme la plénitude d'un cinéaste qui a atteint son apogée et qui livre ses lettres de noblesse au 7^e Art. Il ne s'agit pas juste d'une belle histoire d'amour avec une femme, mais aussi avec le cinéma.

Le film oscille entre diverses intrigues et divers genre (le mélo, le film noir, la comédie) pour faire progresser son intrigue principale et est structuré en deux temps, le temps présent et les retours en arrière, et montre une histoire d'amour entre une actrice et un directeur de cinéma. Certes, l'histoire d'amour entre le réalisateur et son actrice principale ne date pas d'hier et n'est pas très originale, mais on peut voir une analogie entre Almodóvar, qui a toujours été en admiration devant ses différentes actrices (que ce soit Carmen Maura, Victoria Abril ou encore Penélope Cruz). Si *Volver*, le film précédent du cinéaste, était un témoignage d'amour de la femme en général, *Étreintes brisées* est un hommage au métier d'actrice.

Étant donné que la trame narrative s'articule autour du monde du cinéma, le cinéaste espagnol en profite pour livrer ses commentaires et réflexions sur le sujet. Il se démontre particulièrement habile dans sa manière d'exposer les conflits et de rendre présents les sentiments des personnages, par exemple

la chute dans l'escalier du personnage incarné par Penélope Cruz. C'est à travers la première version du film *Filles et valises* que le producteur exerce sa vengeance sur son réalisateur, à qui il n'a pas pardonné d'avoir une liaison avec son actrice principale. L'œuvre étant montée à l'insu du réalisateur avec les pires plans retenus au montage par son producteur, la réalité est montrée en termes cinématographiques : sa représentation et le stratagème inhérents au monde du cinéma comme parallèle à ce qui est réel. On peut aussi interpréter cette séquence comme une analogie avec la manipulation de certaines personnes d'une œuvre artistique et de la destruction de celle-ci au gré de son créateur. De là l'importance du message final qui stipule qu'il faut compléter les œuvres cinématographiques, et cela, même si l'on est un aveugle... un peu comme l'avait fait Woody Allen mais d'une façon plus absurde avec son film *Hollywood Ending*.

Tout comme dans *Live Flesh*, *Parle avec elle* ou *Volver*, le personnage principal se retrouve avec un handicap sévère. La cécité du protagoniste est une maladie physique, mais c'est surtout d'un point de vue moral qu'il est blessé.

Certains éléments du film ou certaines situations apparaissent un peu forcés, car en réalité, ce film est un collage qui trouve son sens moins dans l'ordre logique de ses éléments que dans la somme intuitive de ces derniers. Sa structure narrative et son montage sont risqués et provoquent à quelques endroits une légère baisse de rythme. Ici, plus que jamais, Almodóvar fait appel à ce qui est émotionnel et propose une narration de manière cumulative : chaque plan est un univers complexe en lui-même qui, conséquemment, peut être admiré séparément, bien que faisant partie d'un tout. C'est sans doute son film le plus condensé, polysémique et le plus élaboré à ce jour. Mais le cinéaste est habile et sait comment faire plaisir à son spectateur et sa relation avec ce dernier fait appel plus aux réflexions nées de la contemplation sensorielle qu'à la logique de ce qui est purement argumentaire. C'est ainsi que le film regorge de trouvailles et de moments magiques : par exemple, la première apparition du personnage de Penelope Cruz ou la scène dans laquelle Mateo Blanc embrasse l'écran qui lui restitue une image diffuse de l'être aimé.

Le film *Étreintes brisées* confirme la plénitude d'un réalisateur qui a atteint son apogée et qui livre ses lettres de noblesse au 7^e Art. Il ne s'agit pas juste d'une belle histoire d'amour avec une femme, mais aussi avec le cinéma. Ce chant d'amour se fait sentir dans chaque prise : il y a de la douleur, il y a de l'émotion ; il y a des rires aussi (parfois hystériques comme à ses débuts), mais surtout, il y a la marque d'un grand cinéaste qui célèbre ses trente années de carrière. *Étreintes brisées* n'est peut-être pas le meilleur film d'Almodóvar, mais c'est peut-être l'œuvre la plus personnelle et honnête de son illustre carrière.

■ **LOS ABRAZOS ROTOS** — Espagne 2009, 127 minutes — Réal. : Pedro Almodóvar — Scén. : Pedro Almodóvar — Images : Rodrigo Prieto — Mont. : José Salcedo — Mus. : Alberto Iglesias — Son : Miguel Rejas — Dir. art. : Víctor Molero — Cost. : Sonia Grande — Int. : Penélope Cruz (Lena), Lluís Homar (Mateo Blanco/Harry Caine), Blanca Portillo (Judith), José Luis Gómez (Ernesto), Rubén Ochandiano (Ray X), Tamar Novas (Diego) — Prod. : Esther Garcia — Dist. : Métropole.